

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 4

Artikel: Présence des Suisses à la Légion étrangère : la Grande Guerre
Autor: Quartier, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Grande Guerre

par l'adjudant sous-officier Vincent Quartier

En été 1914, un coup de tonnerre éclate au cœur de l'Europe: l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

C'est le début d'un conflit général qui va se terminer quatre ans plus tard et laisser de profondes cicatrices qui déclencheront une Deuxième Guerre mondiale vingt ans après.

Les causes principales de ce conflit seront le besoin d'expansion de l'Allemagne et la politique austro-hongroise dans les Balkans. Le prétexte, l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand de Habsbourg, par un étudiant nommé Princip, à Sarajevo, en Bosnie; c'était le 28 juin 1914. L'Autriche saisit cette occasion pour en finir avec la Serbie; en accord avec l'Allemagne, elle adresse le 23 juillet 1914 à Belgrade un ultimatum aux conditions innacceptables pour ce pays, invoquant le fait que l'attentat de Sarajevo aurait été monté par des Serbes. La Serbie ne peut accepter et, le 28 juillet, l'Autriche lui adresse une déclaration de guerre. Cela déclenche une cascade de réactions qui vont mettre l'Europe à feu et à sang. Tout d'abord, c'est la Russie qui mobilise le 31 juillet afin de soutenir la Serbie, et qui permet ainsi à l'Allemagne de lui déclarer la guerre à son tour, le 1^{er} août; elle fera de même vis-à-vis de la France, deux

jours plus tard. Puis l'invasion de la Belgique par les Allemands qui violent sa neutralité va pousser l'Angleterre à entrer à son tour dans le conflit, le 4 août 1914. Cette guerre, que l'on nommera plus tard la Grande Guerre, va voir la création de plusieurs alliances. Les Allemands et les Austro-Hongrois seront d'abord soutenus par la Turquie en octobre 1914, puis par la Bulgarie en 1915. L'autre parti, que l'on désignera dorénavant par le terme d'Alliés, regroupe les nations suivantes: la France, la Belgique, l'Empire britannique, la Russie, la Serbie et le Monténégro, qui obtiendront ensuite les appuis du Japon et de l'Italie en 1915, du Portugal et de la Roumanie en 1916, puis des Etats-Unis, de la Grèce et du Brésil en 1917.

Dans ce terrible conflit, la France va recevoir un afflux considérable d'étrangers qui, par tradition et amitié envers ce pays, se battront sur son sol.

De nombreux appels aux amis de la France sont lancés. Le 29 juillet 1914, tout d'abord, par Riccioto Canudo et notre compatriote Blaise Cendrars, puis par des Tchèques, des Américains et tant d'autres.

Le livre d'or de la Légion étrangère indique que la Suisse apportera le plus fort contingent des étrangers qui servirent la France durant ces quatre

années terribles. Combien seront-ils? Le chiffre exact est difficile à connaître; le légionnaire vaudois Ernest Augustin parle de 10 000 engagés suisses, dont 7000 tomberont lors des combats et beaucoup d'autres des suites de la guerre.¹ Qui seront-ils? Les causes de ces engagements helvétiques ont sans doute de profondes racines: attaches familiales franco-suisses, amitié envers ce grand pays voisin, défense du berceau d'une certaine culture, poursuite des traditions du Service étranger, etc.

Les Suisses seront à la hauteur de la tâche; ils prouveront que les qualités d'honneur et de fidélité déployées par les anciens du Service étranger étaient toujours vivaces dans notre petit pays.

Dans la préface du fascicule d'Ernest Augustin, le lieutenant-colonel Albert de Tscharnier disait notamment:

«Si parfois quelque jeune Suisse venait à douter de ses aptitudes guerrières par comparaison avec les militaires des armées permanentes, qu'il évoque le souvenir de ses compatriotes engagés volontaires de 14-18.»

Et je pense que c'est toujours vrai aujourd'hui. Les fréquentes périodes de service militaire que notre système démocratique nous impose ne sont pas toujours acceptées de gaîté de cœur en cette fin du XX^e siècle qui nous octroie tant de facilités dans notre vie de tous les jours, en comparaison avec l'existence de nos parents ou de nos grands-parents. Mais que le danger toujours latent d'une guerre se précise,

je suis sûr que les Helvètes retrouveraient sans peine l'esprit de leurs anciens. Les Suisse d'aujourd'hui sont certes moins belliqueux que leurs bouillants ancêtres et je pense pouvoir affirmer sans me tromper que personne chez nous ne souhaiterait vivre quelque sanglant combat. Malheureusement, depuis que le premier homme de Cro-Magnon découvrit qu'il pouvait taper sur la tête de son semblable au moyen d'une massue, ce risque est toujours suspendu au-dessus de nos têtes!

Ainsi, à l'aube de ce carnage pratiquement universel, de nombreux Suisses décident de répondre aux appels lancés de toutes parts et de mettre leurs forces au service d'une cause qu'ils estiment juste et honorable. Les citer tous serait impossible; aussi n'en suivrons-nous que quelques-uns à travers toute la Grande Guerre, en essayant d'imaginer les terribles conditions de combat qu'ils durent subir.

*

* *

Un Vaudois de Lausanne, G.-Jean Reybaz, se trouve dans le Caucase lorsqu'il apprend que la guerre vient d'éclater entre la Russie et l'Allemagne, puis que l'armée française est

¹ Ces chiffres cités dans un fascicule d'Ernest Augustin, intitulé *Sur le Front français*, correspondent à ceux de G.-J. Reybaz, autre légionnaire suisse, dans son ouvrage *Le 1^{er} mystérieux*.

mobilisée. Désireux de s'engager dans cette dernière, il se présente au consulat de Tiflis (aujourd'hui Tbilissi, capitale de la Géorgie). Le fonctionnaire qui le reçoit lui conseille de voir à ce sujet l'attaché militaire français en poste à Constantinople. Notre Vaudois s'embarque donc pour la Turquie à bord du *Caucase*; à l'arrivée dans ce pays, le port de Constantinople regorge de navires de guerre de toutes nationalités. Marins français et allemands se côtoient dans les rues de la ville et de nombreuses troupes turques se déploient sur les collines avoisinantes. Des rumeurs circulent sur le soutien des Turcs à l'Allemagne, et une certaine tension règne entre les marins qui descendent à terre.

A peine débarqué, Reybaz se rend à l'ambassade de France et demande à être reçu par l'attaché militaire. Celui-ci est pris au dépourvu par la requête de notre Suisse: le cas n'est pas prévu! Aussi le renvoie-t-il à la place militaire de... Marseille! Plusieurs navires français vont quitter Constantinople avec des réservistes français et Reybaz trouve une place sur l'*Ionie*. Lors du départ, ils vont croiser deux bateaux allemands, le *Goeben* et le *Breslau*; aussitôt des fanfares improvisées se mirent à jouer qui *La Marseillaise*, qui *Le Chant du Départ*. Impassibles, les marins allemands les regardèrent s'éloigner sans broncher.

La petite flottille aborde à Marseille quelques jours plus tard, après un ou deux contrôles de navires anglais lors de son passage en Méditerranée. Le

grand port vient d'accueillir les premiers blessés du front et une grande animation règne en ville. Jean Reybaz se rend immédiatement à la place militaire où il demande à être enrôlé dans les chasseurs alpins, mais on lui signifie que seule la Légion étrangère accepte les étrangers.

Après la signature de son engagement, Reybaz est dirigé sur Avignon, où il retrouve 4000 autres étrangers, engagés volontaires; beaucoup de ceux-ci n'ont jamais tenu un fusil. Cantonnés dans le palais des Papes, les nouveaux soldats se rendent chaque jour à l'exercice de l'autre côté du Rhône. Ils sont bientôt rejoints par des détachements de légionnaires aguerris qui débarquent de Bel-Abbès et de Saïda.

Ce mélange de «novices» et de vieux soldats blanchis sous le harnais va évidemment engendrer quelques coups de gueule de part et d'autre, mais bientôt les uns s'habitueront aux autres et formeront rapidement des unités homogènes. Les bataillons ainsi formés seront regroupés en régiments de marche de la Légion étrangère. Quittant Avignon, Reybaz et ses camarades rejoignent d'autres unités de la Légion à Mailly-le-Camp, à une trentaine de kilomètres au nord de Troyes, et vont poursuivre leur entraînement jusqu'en octobre 1914.

Un officier suisse, originaire de Sainte-Croix, le capitaine Edouard Junod, rejoindra bientôt ses camarades légionnaires engagés sur le front. Lieutenant d'infanterie dans l'armée

suisse, Junod avait obtenu de servir à l'étranger, en 1897. Il s'engage tout d'abord dans la Légion philhellénique et participe à la guerre gréco-turque. Il demande ensuite à s'engager dans la Légion étrangère française et reçoit sa nomination de sous-lieutenant au 2^e régiment étranger, le 17 avril 1898. Il servira à Madagascar (1900-1901), en Afrique du nord (1901-1912), puis au Tonkin (1912-1914), et gravira les échelons jusqu'au grade de capitaine, ce qui sera difficile, car Junod se refusera à accepter la naturalisation française. «Suisse je suis né, disait-il, Suisse je veux mourir!»

Le 31 juillet 1914, Junod est surpris à Genève par l'ouverture des hostilités; il se précipite à Berne afin d'obtenir de reprendre sa place dans notre armée, mais son offre est refusée, sous prétexte que l'on a suffisamment de capitaines en réserve (!). Il reçoit toutefois une nouvelle autorisation de servir à l'étranger. Edouard Junod est abattu: ce patriote a le cœur brisé par ce refus, injuste à ses yeux. Refusant d'attendre un hypothétique appel sous le drapeau fédéral, il quitte Genève pour Paris. On l'affecte à Taza, au Maroc, mais il tient absolument à combattre en Europe. On lui assigne alors la lourde tâche d'instruire les nouveaux engagés stationnés dans la région lyonnaise. Une fois sur place, Junod, qui vient de retrouver plus de 2500 compatriotes, avise ses chefs directs qu'il démissionnera dans l'heure qui suivrait un éventuel assaut contre la Suisse, afin de défendre sa

patrie. Durant cette période d'instruction, Junod s'affaiblit de jour en jour: les fièvres le rongent au point qu'il va craindre un moment de perdre la vue.

A peine rétabli, il rejoint le front, en Champagne, avec le 2^e de marche. Reybaz fait également partie de ce régiment qui marche trois jours pour rejoindre la zone des combats. Les légionnaires vont ainsi traverser les lieux de la première bataille de la Marne, et les nombreuses tombes communes qu'ils rencontrent témoignent de la rudesse des combats. Le 2^e de marche va prendre position près de Reims, dans les secteurs de la Pompelle et de Prunay, au sud-est de la ville martyre. Il y restera jusqu'à la veille de Noël. Ce seront plus de soixante jours d'alertes perpétuelles; les relèves ne sont pas encore organisées et le régiment, tenant les premières lignes, ne pouvait compter que sur quelques bataillons territoriaux qui forment les réserves de seconde ligne. Lorsqu'ils sont relevés, les légionnaires sont littéralement épuisés: livides et blafards, plusieurs hommes s'effondrent en remontant la côte.

Quittant la Champagne, le régiment de marche gagne l'Artois, début mai 1915. Le 8 mai, Edouard Junod, en hâte, écrit quelques lignes à ses sœurs: «Le canon tonne dans la nuit, la crise se prépare. Je ferai honneur au Pays!»

Ce qui se prépare, en fait, c'est la bataille d'Arras, première grande offensive française depuis la Marne. C'est le lieutenant-colonel Cot qui prend la tête du régiment à la veille de

la bataille, en remplacement du colonel Pein appelé à commander la brigade marocaine. Le 9 mai, à l'aube, les légionnaires et leurs camarades des autres unités de la brigade sont prêts à surgir de leurs tranchées pour foncer contre les lignes ennemies. Depuis 7 heures, la préparation d'artillerie française matraque les positions allemandes. L'objectif, «les ouvrages blancs», ainsi nommés parce que les tranchées sont creusées dans le terrain crayeux, disparaît sous les explosions. Vers 10 heures, les derniers coups sont tirés et les clairons sonnent la charge; la Légion doit enlever la partie droite des «ouvrages blancs» sur un front de 1200 mètres. Les légionnaires de la première vague se précipitent en avant. Cependant, les Allemands, qui ont subi sans trop de pertes le bombardement français, réagissent: les mitrailleuses Maxim creusent les rangs des légionnaires qui sont même pris sous le feu d'ouvrages déjà dépassés. Au moment de sauter dans une tranchée, le capitaine Junod est touché; il s'affaisse, un poumon perforé. Mais déjà la seconde vague est sur les premières tranchées ennemies, les légionnaires déferlent et vers 11 heures et demie, la cote 140 est atteinte. Cependant, les pertes sont sévères: 50 officiers, dont le lieutenant-colonel Cot, seront blessés, et 1889 légionnaires tués. C'est le commandant Collet qui prend le commandement du régiment, réduit à deux bataillons. Celui-ci sera cité à l'ordre de l'armée, ainsi que le capitaine

Junod, suite à la prise des «ouvrages blancs».

*
* *

En juin 1915, un Genevois se trouve aussi dans la région d'Arras. Il se nomme Gustave Marolf. Né le 29 février 1884, à Genève, il est fils d'un petit commerçant originaire du Seeland bernois.

Les Marolf ont une lointaine origine scandinave. Un ancêtre de Gustave, Bénédict Marolf, fait partie des dragons bernois lors de l'invasion française de 1779.

Après l'école primaire, Gustave fréquente l'école professionnelle et, en 1899, il entre au Comptoir d'Escompte de Genève. A vingt ans, en 1904, il effectue son école de recrues à Lausanne, à la 3^e compagnie du bataillon 10. La même année, il fait son école de sous-officiers et, fin décembre 1905, il est promu lieutenant. Ce sera ensuite l'école de tir à Walenstadt, sous les ordres du colonel Schiessé, en 1906; parmi ses camarades de classe, Jules Borel, de Neuchâtel, qui deviendra plus tard chef d'arme de l'infanterie et commandant de corps. Gustave Marolf va suivre ensuite, à Liestal et à Brugg, l'instruction des troupes d'administration. Il s'inscrit alors aux cours militaires du Polytechnicum de Zurich et paiera ses galons de quartier-maître en 1907, à l'école de recrues de Lausanne. Il rêve de devenir instructeur et, dans cette optique, il travaille

une année à Saint-Gall pour perfectionner son allemand. Fin 1909, il est premier-lieutenant et devient adjudant au 5^e régiment. En 1911, c'est l'école centrale à Thoune et, l'année suivante, il commande une compagnie. Il semble promis alors à une brillante carrière militaire, mais une sombre histoire va le diriger sur une voie de garage. En juin 1914, Gustave Marolf, qui est capitaine, s'occupe du cours militaire préparatoire de Genève. Bientôt des ragots ainsi que de vagues accusations portées contre lui par une certaine presse encouragée par un subordonné qui aurait intérêt à lui nuire le conduisent devant les instances pénales du canton de Genève. L'affaire est classée sans suite sur le plan civil, mais l'autorité militaire va reprendre l'affaire à son compte et le suspendre provisoirement de son commandement en attendant de prendre une décision. Cependant, l'armée suisse mobilise bientôt et le capitaine Marolf reçoit du commandant de la 1^{re} division le message suivant :

« Etant donné l'enquête dirigée contre vous, je vous dispense de vous présenter le jour de la mobilisation. »

Sa compagnie mobilise sans lui et il attend une décision de l'armée qui ne vient pas. Pourtant, le 6 août 1914, une lettre lui parvient de Bettens, libellée ainsi :

A notre cher capitaine,

Nous venons tous vous présenter notre sincère sympathie et nos amers regrets de ne pas pouvoir servir notre

Patrie sous vos ordres. Nous avons un désir ardent de vous revoir en tête de votre ancienne compagnie qui a été et vous sera toujours dévouée. Dans l'es-pérance que cette éventualité se réalise, recevez, capitaine, l'assurance de notre parfaite considération. (Suivent 52 signatures.)

Déçu et peiné par la lenteur des autorités militaires qui doivent statuer sur son sort, alors que les hommes de sa compagnie sont sous les drapeaux, Gustave Marolf écrit le 22 août 1914



Gustave Marolf (d'après photo).

au Département militaire fédéral afin d'obtenir un congé militaire et l'autorisation de servir à l'étranger. Il ne voulait pas partir sans être en règle avec son pays. Finalement, après maints échanges de courrier, il sollicite, au début de novembre 1914, un

engagement dans l'armée française. Gustave Marolf quitte Genève en janvier 1915 afin de gagner le dépôt de la Légion commandé par le lieutenant-colonel Metz et y retrouve de nombreux compatriotes. Le 19 mai, il écrit à une connaissance de Genève et lui parle de l'offensive du 9 mai en Artois et de la blessure du capitaine Junod. En juin, il rejoint le front devant Arras où il prend le commandement d'une compagnie de mitrailleurs, composée en majorité de Grecs. Il va prendre part au combat de Souchez, au nord d'Arras.

Un matin, après une nuit relativement calme, la compagnie voisine est soudainement attaquée et l'ennemi s'infiltré jusqu'aux premières tranchées françaises. Marolf reçoit l'ordre de dégager cette unité et il fait mettre baïonnette au canon. Mais, avant l'assaut, il veut se rendre compte de la situation. Il ordonne à un sergent de le suivre des yeux et de faire partir la compagnie à son signal. Il s'avance seul, à découvert, mais l'ennemi a remarqué le mouvement et, alors que le lieutenant² se trouve à environ 70 mètres de sa position, envoie une salve d'obus qui tombent en plein sur ses hommes en attente. Lorsque le calme revient, Marolf fait signe à ses légionnaires de s'élancer, mais ceux-ci, paniqués par le violent marmitage, ont fui vers l'arrière.

Le lieutenant Marolf va donc passer au Conseil de guerre, à Grenoble, le 2 juillet 1915, pour la fuite de ses hommes devant l'ennemi. Le verdict

tombe: aucune charge n'est retenue contre lui, il est libéré sans suites.

Après ce nouveau coup dur, le lieutenant Marolf reçoit l'ordre d'embarquer à Marseille, à destination des Dardanelles, mais un contre-ordre l'envoie au camp de la Valbonne. Il y est chargé de l'instruction des officiers et des sous-officiers au tir et aux explosifs. A cette époque, il échange du courrier avec le capitaine Junod.

Celui-ci, en convalescence depuis fin juin, en profite pour parcourir la campagne genevoise; il veut revoir les doux paysages auxquels, de ses lointains séjours, il ne cessait de penser. Mais l'impatience le ronge, les nouvelles du front le plongent dans l'angoisse et il songe sans arrêt à ses hommes. A moitié guéri, il regagne son unité, le 25 juillet 1915. Son régiment, qui avait encore subi des pertes lors de l'attaque de Givenchy, sera stationné quelque temps dans la région de Montbéliard, puis en Alsace où le capitaine Junod le rejoint. Le 1^{er} août 1915, Junod regroupe les Suisses de son unité et, ensemble, ils commémorent avec émotion la fête nationale. Quelques jours plus tard, Junod reçoit la croix de guerre au sommet du ballon de Servance devant tout le régiment renforcé par l'arrivée des hommes du 3^e de marche, dissous.

«Le spectacle était de toute beauté, écrit-il, on voyait les Alpes, depuis le mont Blanc jusqu'au Voralberg!»

² Gustave Marolf avait été engagé avec le grade de lieutenant.

La division marocaine sera ensuite rappelée en Champagne et le 2^e de marche du 1^{er} étranger est à nouveau engagé dans la bataille. L'attaque française se déclenche le 25 septembre sous une pluie battante; la veille au soir, Edouard Junod écrit un mot à ses sœurs à la lueur d'une bougie. Il a fière allure dans son uniforme qu'il vient de faire retoucher et ses armes suisses, sabre et revolver, font loucher bien de ses camarades.³ Sa lettre écrite, il rejoint trois de ses amis, et ensemble ils sablent le champagne. C'est un moment d'émotion intense où ils se confient leurs commissions pour le cas où...

Ce n'est que trois jours plus tard, le 28 septembre, que les légionnaires montent au combat sur la ferme du Navarin, leur objectif. L'assaut a commencé et déjà les pertes sont énormes, Junod et ses hommes subissent un tir d'obus asphyxiants. Le capitaine écrit alors ses dernières lignes:

«On avance lentement. L'adversaire est dur; il pleut et l'on grelotte. Moral excellent. Je ne comprends pas comment je suis encore debout!»

Une fois de plus, l'artillerie a laissé pratiquement intact le dispositif ennemi, les mitrailleuses allemandes sont toujours très efficaces et les assauts des légionnaires sont plusieurs fois brisés par les tirs meurtriers. Le commandant Burel, patron du bataillon de Junod, vient de tomber à la tête d'une charge sur la tranchée dite de la Kultur. Le capitaine Junod prend alors le com-

mandement du bataillon. Il faut à nouveau partir à l'assaut. Durant le tir intense des mitrailleuses, Junod est certain d'y rester; il dira même à ses agents de liaison:

«Ce n'est pas la peine de mettre baïonnette au canon, nous serons tous tués ici.»

Un homme lui dit alors: «Mon capitaine, mettez-vous à genoux, vous allez être touché!»

Il n'en fait rien et s'avance dans un réseau de barbelés en criant à ses hommes: «En avant, mes enfants!»

Presque aussitôt, il est frappé à la poitrine par une balle et s'affaisse lentement. Le capitaine Edouard Junod de Genève vient de mourir.

Dans ce chaudron du diable, le 2^e Régiment de marche du 1^{er} étranger est saigné à blanc; il sera d'ailleurs dissous et ses rares survivants versés dans le régiment de marche de la Légion étrangère, créé en novembre 1915 avec le solde des autres régiments de la Légion. Mais, pendant que les légionnaires se faisaient décimer face à la ferme du Navarin, d'autres unités pouvaient prendre l'ennemi à revers et la butte de Souain tombait finalement.

C'est également lors de ces combats de la ferme du Navarin que Blaise Cendrars, alias caporal Sauser, sera mutilé. Engagé le 3 septembre 1914, Blaise Cendrars sera tout d'abord

³ Une vitrine du Musée historique de la Légion étrangère, à Aubagne, abrite le sabre et la dragonne du capitaine Junod. C'est un autre officier suisse et de la Légion étrangère, le capitaine James Quinlet, qui en a fait don.

affecté au 3^e régiment de marche du camp retranché de Paris. Commandés par des sous-officiers venant du corps des sapeurs-pompiers de la capitale, les hommes de ce régiment porteront la vareuse de ces mêmes pompiers ainsi que les pantalons d'artilleurs. Ce n'est finalement qu'au printemps 1915, lorsque ce régiment quelque peu fantaisiste sera dissous et ses personnels versés au 1^{er} étranger, que Cendrars deviendra véritablement légionnaire. L'écrivain, pourtant déjà célèbre, surtout depuis son appel aux amis de la France, s'engagera sous son patronyme de Sauser. Il veut boire jusqu'à la lie la coupe de cette expérience volontaire de combattant et il le dira lui-même dans ses souvenirs de guerre intitulés *La Main coupée*:

«Etre. Etre un homme. Et découvrir la solitude. Voilà se que je dois à la Légion et aux vieux lascars d'Afrique, soldats, sous-offs, officiers, qui vinrent nous encadrer et se mêler à nous en camarades, des «desperados», les survivants de Dieu sait quelles épopées coloniales, mais qui étaient des hommes, tous. Et cela valait bien la peine de risquer la mort pour les rencontrer, ces damnés, qui sentaient la chiourme et portaient des tatouages. Aucun d'eux ne nous a jamais plaqués et chacun d'eux était prêt à payer de sa personne, pour rien, par gloriole, par ivrognerie, par défi, pour rigoler, pour en mettre un sacré coup, nom de Dieu, et que ça barde, et que ça bande, chacun ayant subi des avatars, un choc en retour, un coup de bambou, ou sous

l'emprise de la drogue, de l'alcool, du cafard ou de l'amour avait déjà été rétrogradé une ou deux fois, tous étaient revenus de tout.

»Pourtant, ils étaient durs et leur discipline était de fer. C'étaient des hommes de métier. Et le métier d'homme de guerre est une chose abominable et pleine de cicatrices, comme la poésie.

»On en a ou l'on n'en a pas.

»Il n'y a pas de triche car rien n'use davantage l'âme et marque de stigmates le visage (et secrètement le cœur) de l'homme et n'est plus vain que de tuer, que de recommencer.

»Et vivat! c'est la vie...»⁴

Oui, les cicatrices, on en a ou on n'en a pas. Cendrars a gagné sa place parmi «les vieux lascars» puisqu'il laissera sa main droite dans les derniers combats qu'il vivra avec eux, avec les «hommes» de la ferme du Navarin.

*
* *

Le 23 juin 1916, Gustave Marolf est en permission à Evian où il retrouve son frère et lui annonce sa nomination de capitaine. Les deux frères vont passer quelques jours ensemble et Gustave livre ses expériences de combat. Ces réflexions sont fort intéressantes:

La résistance physique des hommes en danger est presque sans limite. L'art

⁴ *La Main coupée*. Blaise Cendrars. Editions Denoël, 1946.

du chef est de ménager cette faculté afin de l'employer au bon moment.

Chaque homme doit être instruit séparément de son rôle à tenir au combat. Sous les obus et les assauts, les hommes restents tels qu'ils étaient, avec leurs habitudes, leurs sentiments, leurs qualités et leurs défauts. Il faut donc les choisir soigneusement en fonction de la mission à remplir. Le chef doit alterner la rudesse et la bonhomie.

A la Légion, le tutoiement était, à l'époque, une habitude courante et Gustave Marolf préférait l'obéissance de ses hommes à un respect artificiel et, par cette façon de faire, obtenait un dévouement total à la place d'une attitude servile et peu franche.

Pour lutter contre le froid, Marolf faisait prendre à ses légionnaires, en plus de leur paquetage, de petits paquets de journaux qui, glissés sous les habits, se révèlent un excellent isolant. Il recommandait à ses officiers de prendre les mêmes accessoires et outils que la troupe afin de ne pas être repérés et abattus par les tireurs d'élite ennemis.

Il semble que déjà à l'époque la principale difficulté d'une unité de première ligne était d'obtenir du matériel de l'arrière sans passer par une paperasserie paralysante.

Pour finir, Gustave Marolf parle de l'héroïsme, cette chose bizarre et mystérieuse. Il cite le cas d'un homme qui, de son propre chef, se met à ramper en direction de la tranchée ennemie, sous la gueule des mitrailleu-

ses, dans le seul but d'enlever un panneau provocateur planté par ceux d'en face.

Après ces quelques jours de repos, le capitaine Marolf doit rejoindre son unité, et son frère l'accompagne jusqu'à Bellegarde. C'est la dernière fois qu'ils se verront.

Cette même année 1916, un major de l'armée suisse demande une autorisation de servir dans les rangs de la Légion étrangère au Ministère de la défense, à Paris; officier instructeur dans la cavalerie, le major Albert de Tscharner, d'Aubonne, quitte le service de la Confédération le 31 mars 1912... pour raisons de santé! Le 28 avril 1916, une commission de visite sanitaire l'a déclaré inapte au service; c'est alors qu'il se décide à gagner la France où l'on acceptera peut-être son engagement. Nommé capitaine de la Légion étrangère pour la durée de la guerre par décret du 15 avril 1916, Albert de Tscharner est affecté au 1^{er} régiment étranger. Le 16 juin, il rejoint le régiment de marche commandé par le lieutenant-colonel Cot. Il prendra le commandement de la 11^e compagnie et retrouve Gustave Marolf à la tête de la compagnie de mitrailleurs.

De décembre 1915 à juin 1916, le R.M.L.E. va demeurer à l'instruction avec la division marocaine dont il dépend. Mais les Alliés décident de reprendre l'initiative des combats en France afin de soulager l'Italie en difficulté face aux Autrichiens.

Pourtant, les Allemands sont tou-

jours actifs sur le front de France: le 23 juin 1916, ils lancent 17 régiments dans le secteur Thiaumont-Vaux, mais l'assaut est stoppé. Peu après, l'offensive alliée est déclenchée: ce sera la bataille de la Somme. Elle débute le 1^{er} juillet 1916.

Ce jour-là, le capitaine Marolf écrit à son frère; il lui décrit la formidable préparation d'artillerie qui précède l'offensive franco-britannique. Le R.M.L.E. est stationné à Fontaines-Cappy. Le 3 juillet, Asservilliers est pris et les légionnaires poussent de l'avant; le 4, ils sont face à leur objectif: le village de Belloy-en-Santerre. 800 mètres de glacis séparent Asservilliers de Belloy et les mitrailleuses allemandes balayaient sans cesse cette portion de terrain. Qu'importe, la Légion fonce! Une première vague est décimée, mais la seconde passe et prend le village. Le capitaine de Tschärner est blessé sur le chemin Estrée-Belloy; c'est Louis Armand, son ordonnance, Suisse également, qui le ramène aux positions de départ. Vers la fin des combats, alors que le soir tombe, une balle frappe le capitaine Marolf au visage. C'est sans trop de gravité, et l'officier suisse décide de rester à son poste. La légion a fait son devoir, l'objectif est atteint. Les légionnaires feront 750 prisonniers allemands, mais il a fallu y mettre le prix: le tiers de l'effectif du R.M.L.E. est hors de combat, soit 25 officiers et 844 hommes. Parmi les morts, le légionnaire Camille Gervais, de Lausanne; il avait juste 19 ans.

Le lendemain, les Allemands lancent une violente contre-attaque afin de récupérer Belloy, mais les légionnaires s'accrochent. Gustave Marolf, déjà blessé, est à nouveau touché par un éclat d'obus, mais c'est plus grave et il succombe peu après; le caporal mitrailleur Arnold Jotterand, de Bex, tombe également lors de ces combats pour la garde de Belloy-en-Santerre.

*
* *

Pendant ces épreuves, un jeune Lausannois se morfond en lisant les comptes rendus des batailles qui se déroulent en France: il s'appelle Ernest Augustin. Né en 1900, sa jeunesse se passe à Lausanne, dans le quartier du Vallon. A l'époque⁵, chaque quartier possédait sa «bande»; celle du Vallon combattait la bande de la Cité et le lieu de ces exploits se situait dans les bois de Sauvabelin.

A 15 ans, Ernest veut s'engager comme enfant de troupe dans l'armée française. Dans ce but, il passe la frontière à Vallorbe et file sur Pontarlier; malheureusement il se fait prendre par les gendarmes qui trouvent sur lui un manuel de signaux

⁵ Je ne sais si de telles «bandes» de quartiers existent encore à l'heure actuelle, mais je peux certifier qu'autour des années 1960, la bande de la Pontaise affrontait chaque mercredi l'équipe de la Borde ou la bande des «voyous» de Bellevaux dans le Bois-Mermet. Et la victoire passait d'un quartier à l'autre selon les effectifs engagés!

optiques en vigueur dans l'armée suisse, que notre bouillant Lausannois avait reçu aux éclaireurs. Accusé d'espionnage, Ernest Augustin est conduit à Besançon, enchaîné à un déserteur, entre deux gendarmes. Après un mois d'instruction, il est relâché et conduit à la frontière suisse où les gendarmes vaudois le ramènent à Lausanne. Pas du tout intimidé, le jeune Augustin n'attend que le moment de retenter l'aventure.

*
* * *

Après la prise de Belloy-en-Santerre, le R.M.L.E. va panser ses blessures dans la région de Maignelay-Montigny, dans l'Oise. Le 15 août 1916, le capitaine Albert de Tscharnier reçoit sa première citation :

«Soldat superbe, admirable au feu par son calme et son attitude ferme et énergique. Le 4 juillet 1916, a brillamment enlevé avec sa compagnie une partie du village solidement organisé. A été blessé grièvement au cours de l'attaque.»

Sitôt rétabli, de Tscharnier rejoint le régiment et reprend le commandement de la 11^e compagnie. Les légionnaires vont ensuite prendre position dans le secteur de Plessier-de-Roye. Le 21 septembre 1916, le capitaine suisse quitte le bataillon Mouchet pour prendre la tête de la 6^e compagnie du 2^e bataillon du commandant Waddell. Vers la fin de l'année, le R.M.L.E. revient dans la région de Santerre; ses hommes ne

reconnaissent plus le paysage où tant des leurs ont péri: le village de Belloy a disparu et les bois alentour sont complètement bouleversés par les bombardements. Le régiment va rester un mois dans ce secteur et, à la veille de Noël, il reprendra son instruction à l'arrière. En février 1917, le R.M.L.E. change de patron: le lieutenant-colo-



Albert de Tscharnier (*d'après photo*).

nel Cot vient en effet d'être nommé à la tête d'une brigade et c'est le lieutenant-colonel Duriez qui le remplace. Bientôt, les Alliés préparent une grande offensive de printemps et la Légion attaquera le secteur d'Aubérive.

Le 17 avril, vers cinq heures du matin, par un vilain temps de gibou-

lées, le régiment amorce son assaut, mais d'emblée les mitrailleuses allemandes déciment les premières vagues: une fois de plus, la préparation d'artillerie n'aura pas suffi à paralyser les lignes ennemies. Cette fois, c'en est trop! Les légionnaires vont pratiquer de manière différente: au lieu de monter à l'assaut par vagues successives en lignes, ils partent par petits paquets d'une dizaine d'hommes et vont grignoter lentement le dispositif ennemi à coups de grenades et souvent au corps à corps. Mais les Allemands ripostent violemment. Albert de Tscharnier est une nouvelle fois blessé par un éclat d'obus, mais il décide de rester au combat avec ses hommes. Duriez, le nouveau commandant du régiment, est aussi touché; grièvement blessé, il décédera peu après. Les combats durent quatre jours; quatre jours épouvantables! Un autre Suisse, le caporal Schneider, géant barbu de l'Oberland bernois dont la poitrine est littéralement couverte de médailles glanées au cours de ses dix-sept ans de service à la Légion, sera déchiqueté par un obus explosant deux mètres derrière lui. Ses camarades ne retrouveront de lui que quelques restes sanglants qu'ils vont enterrer devant Aubérive. Finalement, l'objectif est atteint. Cela faisait deux ans que les Français essayaient de conquérir Aubérive.

De Tscharnier décroche ainsi sa deuxième citation:

«Officier d'un courage et d'un dévouement absolus. A très brillam-

ment conduit sa compagnie pendant l'offensive d'avril 1917. Très belle attitude au combat. Major de cavalerie d'une armée étrangère, est venu combattre pour la France au service de laquelle il a déjà été blessé en 1916. Blessé au bras par un éclat d'obus, est resté à son poste après avoir été pansé.»

Douze jours plus tard, c'est le légendaire lieutenant-colonel Rollet qui prend le commandement du R.M.L.E. le 14 juillet 1917, Paris fera une ovation au drapeau du régiment lors d'une revue solennelle; ensuite, les légionnaires se déplaceront vers le secteur le plus convoité par les armées en présence: Verdun!

Le capitaine de Tscharnier a de nouveau changé d'unité: il passe au 3^e bataillon et commandera dorénavant une compagnie de mitrailleurs. Le 20 août, la Légion monte une fois de plus à l'assaut; les hommes sont galvanisés et dépassent même les objectifs assignés. Ils réitèrent leur exploit le lendemain en prenant Régnéville et Forges. Le R.M.L.E. fera de nombreux prisonniers et prendra un matériel considérable lors de ces deux jours de course en avant. Pour une fois, les pertes seront relativement légères au vu des magnifiques résultats obtenus. Le maréchal Pétain est obligé de créer de nouvelles décorations pour le drapeau de ce régiment qui possède déjà toutes celles qui existent.

Le 24 septembre, Albert de Tscharnier reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Ensuite, d'octobre

1917 à janvier 1918, la Légion prendra ses quartiers d'hiver dans le secteur de Flirey. Cette période ne verra pas de grandes offensives, mais les hommes souffrent du froid et des incessants bombardements. A ce sujet, voici le témoignage du Lausannois Ernest Augustin qui vient de rejoindre le front après deux tentatives infructueuses:

«Après un terrible bombardement de cinq jours, nos tranchées et nos abris sont complètement bouleversés. Hébété et fiévreux, je tente de me réchauffer autour d'un brasero, au fond d'une sape, lorsque l'on m'appelle pour mon tour de garde. Au même moment, la corvée de jus arrive; je reconnais un compatriote à son accent vaudois. Il me regarde et me dit:

– Tu es malade, mon petit gars et tu me parais bien jeune! Quel âge as-tu?

»Je réponds:

– Dix-sept ans.

– Non! Ce n'est pas possible, tu ne dois pas voir, pas supporter des choses si horribles; du reste, tu es malade, tu vas rester couché et je vais prendre la faction à ta place. Pour moi la vie ne compte plus.

»Que cachait cette amère réflexion? C'était son secret. Alors, paternellement, après m'avoir couvert de ma capote, il me serra la main et sortit de l'abri. A peine quelques secondes plus tard, une gigantesque explosion secoue l'abri, une grosse marmite vient de tomber à l'entrée de la sape. La déflagration est si violente qu'un de

mes camarades a été tué à côté de moi par la terrible pression. Je me précipite au-dehors pour découvrir le Vaudois qui gisait, déchiqueté, à ma place.»⁶

*
* *

Les légionnaires se battront encore comme de beaux diables jusqu'à ce que sonne le cessez-le-feu, le 11 novembre 1918. Ce seront les terribles combats de Hangard-en-Santerre (avril 1918), puis la bataille autour de Soissons⁷ avec la percée de la ligne Hindenburg (septembre 1918). L'armistice surprend la Légion alors qu'elle se prépare à participer à une offensive importante (30 divisions) prévue dans la région de Metz.

*
* *

Que reste-t-il du sacrifice de ces innombrables compatriotes tombés dans les plaines de France? Ils avaient choisi, et tous sont allés jusqu'au bout de leur choix, les morts et les survivants. Personne ne les avait obligés à partir pour le front français, c'est d'autant plus glorieux. Cela m'amène à cette réflexion: aujourd'hui, nous sommes ici face à un choix! Devant le monde en crise qui nous entoure, choisirons-nous de déclarer forfait et

⁶ Extrait d'une lettre d'Ernest Augustin.

⁷ Voir l'article sur le capitaine André Courvoisier, *RMS*.

de baisser les bras en subissant ou, au contraire, ferons-nous preuve de détermination en montrant notre volonté de conserver entière cette chose merveilleuse dont nous profitons jour après jour et qui s'appelle Liberté? Notre volonté de défense ne nous empêchera jamais de lutter pour la paix, bien au contraire.

Pour terminer, voici une liste partielle des officiers romands tombés dans les rangs de la Légion durant ce que beaucoup d'hommes penseront être la dernière Grande Guerre: Junod, capitaine, septembre 1915; Marolf, capitaine, juillet 1916; Granacher, sous-lieutenant, janvier 1916; Bourquin, aspirant, juin 1918; Guillermin, lieutenant, juillet 1918; Rebut, sous-lieutenant, juillet 1918.

V. Q.

Sources

- *Histoire contemporaine du XIX^e siècle.*
J. Isaac. 1921, librairie Hachette. Paris.
- *Livre d'Or de la Légion Etrangère (1831-1976).*
J. Brunon, G.-R. Manue, P. Carles. 1976, Ch. Lavanzelles. Paris-Limoges.
- *L'Illustration.*
1914-1918.
- *Edouard Junod, Capitaine à la Légion Etrangère.*
Lettres et souvenirs. Kundig, éditeur, Genève.
- *Le 1^{er} Mystérieux.*
G.-Jean Reybaz. 1932, André Barry. Paris.
- *Sur le Front français.*
L.-Ernest Augustin. 1934. Imprimerie centrale S.A. Lausanne.
- *Gustave Marolf, Capitaine mitrailleur au 1^{er} Etranger.*
Alphonse Marolf. 1943. Imprimerie centrale. Genève.
- *La Main coupée.*
Blaise Cendrars. 1946. Ed. Denoël
- *Albert de Tschanner, Lieutenant-colonel à la Légion Etrangère.*
Major EMG Willy Meier. *Revue Militaire Suisse.*